

Rigobert Clou

Rigobert Clou

Roman

Pancho



Le texte est conforme à la nouvelle orthographe

J. O. du 6 décembre 1990

B. O. Éducation nationale n° 3 du 19 juin 2008

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3°a) d'une part que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Exbrayat, juillet 2021

ISBN 978-2-35844-463-7



EXBRAYAT

*À Ronald,
mon ami
et agent de renseignements secret et personnel*

Tu as entendu ?

« Rigobert avait levé son regard sur celui un peu absent de Justinienne.

— Entendu, quoi ?

— Un bruit bizarre, dans le jardin. Comme si quelqu'un venait de passer l'aspirateur dans le carré de dachines.

— Le jardin est propre, Rigo. Pourquoi veux-tu que quelqu'un vienne y passer l'aspirateur ? Surtout à cette heure-ci. Il fait presque nuit.

— Et alors ? Maintenant, il y a des aspirateurs équipés d'une lumière pour mieux éblouir la poussière cachée sous les meubles. Aujourd'hui, les voleurs sont encore mieux équipés que les cambrioleurs ! Je vais voir ce

qu'il se passe, ça m'intrigue !

— Mais on n'entend rien.

— Raison de plus. Un moustique, c'est quand on ne l'entend plus qu'il faut redoubler de vigilance. Je prends le coutelas et je vais voir !

— Toi et ton jardin » avait dit Justinienne en préparant une soupe de giraumon.

Six mois plus tard, Rigobert n'était toujours pas revenu et Justinienne commençait à se poser des questions.

*

Justinienne n'était pas une femme à s'inquiéter facilement. Elle arrivait à présent tranquillement à la soixantaine, tout comme elle était arrivée tranquillement à la cinquantaine, à la quarantaine, à la trentaine, bref, elle n'avait jamais eu la moindre appréhension de quitter une décennie pour entrer dans une autre. C'était dans l'ordre normal des choses et, elle s'en souvenait très bien, sa naissance ne l'avait pas traumatisée plus que ça. Elle pensait que chacun avait sa route toute tracée dès sa venue au monde et que quoi que l'on fasse, il arriverait ce qui devrait arriver, ni plus ni moins.

Pourtant, cette fois, elle avait ressenti comme un doute. L'absence de Rigobert se

prolongeait de façon inhabituelle. Jusquelà, elle n'avait parlé à personne, pas plus à ses voisines qu'à sa fille, de sa disparition et quand on lui demandait « il est là, Rigo ? » ou « il est là, papa ? », elle disait qu'il était sorti. Entourée de gens assez peu curieux, cette réponse suffisait à orienter les conversations vers d'autres sujets. Ce qui l'ennuyait un peu, c'est que Rigobert ne s'occupait plus du jardin comme avant. Les mauvaises herbes avaient envahi les carrés de dachines, de giraumons et d'ognons pays. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil sur la pendule de la cuisine, se disant que peut-être il n'allait pas tarder. En vain. Un jour, posant ses mains sur ses hanches, elle avait parlé à voix haute en s'adressant à elle-même : « c'est quand même pas normal. Où est-il allé ? ». Elle avait pris le taxi de commune qui s'arrêtait pas loin de chez elle et était descendue au bourg, pour se rendre à la gendarmerie.

*

« Vous vous appelez Athanase Clou, c'est bien cela ?

— En tout cas, c'est ce qui est écrit sur tous mes papiers d'identité, si vous savez lire.

— Bien sûr que nous savons lire. Nous avons appris votre langue et des centaines d'autres, ainsi que tous les dialectes et les langues mortes de votre planète, monsieur Clou. Vous vous prénommez Athanase et on vous appelle Rigobert ?

— Exact !

— À quoi attribuez-vous cette... anomalie ?

— À une spécificité. Rigobert, c'est ce que l'on appelle un surnom. Chez nous, peu de

gens sont appelés par leur prénom officiel, celui qui figure sur leurs papiers d'identité. C'est comme Johnny Hallyday. En vrai, il ne s'appelait pas comme ça.

— Connais pas... C'est un voisin à vous ?

— Vu l'endroit où il se trouve à présent, j'ai presque envie de vous répondre oui.

— Voulez-vous boire quelque chose, monsieur Clou ? Un feu ?

— En d'autres circonstances, je ne dirais pas non, mais là, voyez-vous, je n'ai envie de rien, à part rentrer chez moi !

— Comme vous voulez. Ce sera pour une autre fois.

— Boire un rhum ou rentrer chez moi ?

— Les deux !

— Si ça ne vous fait rien, dans ce cas, ce serait correct de votre part de prévenir ma femme que je ne vais pas dormir ce soir à la maison. Voici le numéro de téléphone où vous...

— Monsieur Clou, ne vous donnez pas ce mal. Nous avons toutes vos coordonnées et

la notion de temps ici n'est pas la même que chez vous. Selon vous, depuis combien de temps êtes-vous avec nous ?

— Quelques minutes à tout casser.

— Ha ! Ha ! Détrompez-vous ! Cela fait presque six mois que vous avez quitté votre planète. C'est vous dire à quel point votre femme a déjà eu le temps de s'habituer à votre absence.

— Six mois ? J'apprécie qu'il y ait un peu d'inattendu dans ma vie, mais pas à ce point-là ! Pouvez-vous me dire où je me trouve ?

— Comme vous êtes pressé et curieux, monsieur Clou.

— Pressé ? ! Vous en avez de bonnes ! Cinq minutes pour moi, c'est six mois pour vous ! Essayez de me comprendre. Pour quelles raisons suis-je ici ?

— Monsieur Clou, c'est le hasard qui nous a mis sur votre route. Ç'aurait tout aussi bien pu être n'importe qui d'autre, parmi les quelques milliards d'autres spécimens qui peuplent votre planète. Mais il se trouve

que c'est vous que nous avons prélevé. C'est comme ça.

— Prélevé ? En voilà, une manière de dire ! À vous entendre, c'est comme si je suis un morceau de n'importe quoi que vous venez d'extraire afin de le décortiquer et de l'analyser.

— Vous ne croyez pas si bien dire.

— Et vous imaginez que je vais vous laisser faire ? J'ai des gens hauts placés parmi mes connaissances, vous savez. Cette petite plaisanterie peut vous couter cher. Si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de me ramener chez moi, et en vitesse !

— Monsieur Clou, nous ne vous voulons aucun mal. Nous vous demandons juste de coopérer et lorsque nos spécialistes en formes de vies extérieures à notre planète auront fini de vous examiner, nous vous ramènerons chez vous, tout simplement.

— Ah oui ? Et je peux savoir combien de temps ces examens vont prendre ? Parce que si comme vous le dites cela fait six mois que

j'ai quitté la maison, mon jardin ne doit plus être qu'une friche et ce n'est pas Justinienne qui va s'en occuper ! Elle a toujours peur de marcher sur un nid de fourmis et sur une bête à mille pattes !

— Nous allons vous conduire auprès d'un premier expert qui va vous poser un certain nombre de questions auxquelles vous devrez répondre le plus précisément possible. Venez avec moi. »

L'individu emmena Rigobert jusqu'à l'expert, en empruntant un nombre incalculable de couloirs interminables et de grandes pièces vides dont l'utilité ne semblait pas évidente au premier coup d'œil ni au deuxième. Et encore moins au troisième. Enfin, une énième porte s'ouvrit à quelques mètres de laquelle se trouvait assis le président de l'exécutif de la Collectivité territoriale de son île natale !

— Bonjour monsieur Clou. Prenez un siège, j'ai besoin de mieux vous connaître. »

*

Justinienne avait timidement poussé la porte du bureau d'accueil de la gendarmerie. Un jeune brigadier, présent sur place, l'avait reçue avec une sorte de lassitude qui se devinait avant même qu'il lui adresse la parole.

« C'est pour quoi ? »

— Bonjour. C'est pour mon mari.

— Il vous bat ?

— Non.

— Il vous trompe ?

— Non.

— Dans ce cas, qu'est-ce qu'il a de particulier pour ne pas être comme les autres ?

— Il n'est pas là !

— Je vois ça, puisque vous êtes toute seule. Vous venez ici pour quelle raison, exacte-

ment ?

— Pour mon mari. Il n'est pas là.

— Je le sais, vous venez de me le dire. Mais en quoi cela nous concerne-t-il ?

— Ça fait longtemps qu'il n'est pas là, c'est pour ça que je viens vous voir.

— Il n'est pas là depuis combien de temps ?

— À peu près six mois. Il est sorti dans le jardin, un soir, et il n'est pas rentré à la maison. Je commence à me dire que ce n'est pas normal. »

Le jeune gendarme était resté plusieurs secondes bouche bée, tentant de déceler sur le visage de Justinienne quelques signes d'inquiétude, en vain. Puis il s'était levé pour se rendre dans une autre pièce et était revenu quelques instants plus tard, accompagné d'un autre gendarme.

« Votre mari est parti depuis six mois et vous ne savez pas où il est ? »

— Si je le savais, je ne serais pas venue ici pour vous le dire. J'habite Ravine Ravèt. C'est assez loin du bourg et j'ai dû prendre